

ÉRASME

ÉLOGE
DE LA FOLIE

Traduction
par
Pierre de Nolhac

suivi de la
LETTRE D'ÉRASME
A DORPIUS

avec des annotations de
Maurice Rat
agrégé de l'Université

GARNIER-FLAMMARION

Éloge de la Folie

Érasme de Rotterdam



Garnier-Flammarion, Paris, 1964

Exporté de Wikisource le 18/07/2017

PRÉFACE : Lettre à Thomas Morus

- I. — La Folie, par sa seule présence, dirige les soucis de ses auditeurs
- II. — Argument du discours.
- III. — Comment la Folie est conduite à faire son propre éloge
- IV. — Caractère impromptu de cet éloge
- V. — De la sincérité de la Folie
- VI. — Pourquoi Elle se plaît ici à imiter les rhéteurs
- VII. — Origines de la Folie
- VIII. — Son lieu de naissance, ses années d'enfance
- IX. — Ses suivantes
- X. — Des titres qu'a la Folie à figurer parmi les déesses
- XI. — Comment Elle perpétue l'espèce humaine
- XII. — Comment Elle fait le bonheur de la vie
- XIII. — Des liens qui unissent la Folie à l'enfance et a cette seconde enfance qu'est la vieillesse
- XIV. — Comment Elle prolonge l'Enfance et recule la Vieillesse
- XV. — Les dieux même se recommandait d'Elle
- XVI. — De la prééminence de la Folie dans le monde
- XVII. — C'est par leur folie que les femmes plaisent aux

hommes

- XVIII. — C'est par la folie que les festins et les beuveries sont agréables
- XIX. — La Folie est nécessaire à l'amitié
- XX. — Il n'est point de mariage durable sans la complicité de la Folie
- XXI. — La Folie est le bien de la société humaine
- XXII. — De la part de la Folie dans l'amour-propre
- XXIII. — Elle inspire les exploits guerriers
- XXIV. — De l'infériorité de la sagesse dans le gouvernement des États
- XXV. — De l'infériorité de cette même sagesse dans toutes les circonstances de la vie
- XXVI. — Importante contribution de la Folie dans les contes que la foule adore
- XXVII. — La Folie est la mère des cités
- XXVIII. — Elle est mère des arts
- XXIX. — Elle revendique pour elle-même la palme de la sagesse vraie
- XXX. — Comment la Folie est un guide de sagesse
- XXXI. — Elle rend la vie supportable
- XXXII. — Des rapports de la Folie avec l'ignorance
- XXXIII. — Parmi les sciences, les plus estimées sont celles qui se rapprochent le plus de la Folie

XXXIV. — Les animaux les plus fous sont les plus heureux

XXXV. — Les fous sont plus heureux que les sages

XXXVI. — De l'amour des princes pour les fous et autres bouffons de cour

XXXVII. — La comparaison qu'on peut faire entre la vie d'un fou et celle d'un sage est toute en faveur de la première

XXXVIII. — Il faut donc souhaiter d'être fou

XXXIX. — De la folie des maris, des chasseurs, des bâtisseurs, des voyageurs, des joueurs

XL. — De la folie des faiseurs de contes et des personnes superstitieuses

XLI. — De la folie de certaines superstitions en matière de religion

XLII. — De la folie nobiliaire

XLIII. — De l'amour-propre national

XLIV. — Des avantages que procurent l'amour-propre et l'adulation

XLV. — Le bonheur n'est qu'une illusion

XLVI. — Des bienfaits que la Folie procure

XLVII. — La Folie a l'univers pour temple

XLVIII. — Aspects divers que prend la Folie : folie du petit peuple ; folie des marchands

XLIX. — Folie des grammairiens

- L. — Folie des poètes, des rhéteurs, et de tous les auteurs en général
- LI. — Folie des jurisconsultes, des dialecticiens et des sophistes
- LII. — Folie des philosophes
- LIII. — Folie des théologiens
- LIV. — Folie des religieux et des moines
- LV. — Folie des rois
- LVI. — Folie des courtisans
- LVII. — Folie des évêques
- LVIII. — Folie des cardinaux
- LIX. — Folie des souverains pontifes
- LX. — Folie des évêques d'Allemagne en particulier, et en général de tous les prêtres
- LXI. — Les fous ont les faveurs de la Fortune
- LXII. — Anciens dictons sur les fous
- LXIII. — Textes de l'Écriture sainte concernant les fous
- LXIV. — Fausse interprétations de l'Écriture sainte
- LXV. — La folie trouve grâce devant Dieu
- LXVI. — Des rapports de la religion chrétienne avec la folie
- LXVII. — La folie est le souverain bien
- LXVIII. — Adieu au lecteur

ÉRASME DE ROTTERDAM

À SON CHER THOMAS MORUS

SALUT

Ces jours derniers, voyageant d'Italie en Angleterre et devant rester tout ce temps à cheval, je n'avais nulle envie de le perdre en ces banals bavardages où les Muses n'ont point de part. J'aimais mieux méditer quelques points des études qui nous sont communes ou bien j'évoquais les bons amis que j'ai quittés. J'en ai de si savants et de si exquis ! Des premiers, ô Morus, tu te présentais à ma pensée. Ton souvenir, cher absent, m'est plaisant comme le fut jadis ta présence familière ; et que je meure si j'ai jamais eu, dans ma vie, de joie plus douce !

Voulant donc m'occuper à tout prix, et les circonstances ne se prêtant guère à du travail sérieux, j'eus l'idée de composer par jeu un éloge de la Folie. Quelle Pallas, diras-tu, te l'a mise en tête ? C'est que j'ai pensé d'abord à ton propre nom de Morus, lequel est aussi voisin de celui de la Folie (*Moria*) que ta personne est éloignée d'elle ; tu es même de l'aveu de tous son plus grand adversaire. J'ai supposé ensuite que cet amusement de mon esprit gagnerait ton approbation, parce que tu ne crains pas un genre de plaisanterie qu'on peut rendre docte et agréable et que, dans le train ordinaire de la vie, tu tiens volontiers de Démocrite. Certes, la profondeur de ta pensée t'éloigne fort du vulgaire ; mais, tu as tant de bonne

grâce et un caractère si indulgent, que tu sais accueillir d'humbles sujets et t'y plaire. Tu recevras donc avec bienveillance cette petite déclamation, comme un souvenir de ton ami, et tu accepteras de la défendre, puisqu'elle n'est plus à lui, mais à toi par sa dédicace.

Les détracteurs ne vont point manquer. Ils prétendront que ces bagatelles sont, les unes plus légères qu'il ne sied à un théologien, les autres trop mordantes pour ne pas blesser la réserve chrétienne ; ils crieront sur les toits que je ramène à l'ancienne comédie et à Lucien, et que je déchire tout le monde à belles dents. En vérité, ceux qu'offensent la légèreté du sujet et ce ton de plaisanterie devraient bien songer que je n'innove en rien. De grands auteurs en ont fait autant. Il y a des siècles qu'Homère s'est amusé au Combat des rats et des grenouilles ; Virgile au Culex et au Moretum ; Ovide à la Nux ; Polycrate a louangé Busiris qu'Isocrate flagella ; Glaucon écrit l'éloge de l'Injustice ; Favorinus, celui de Thersite et de la fièvre quarte ; Synésius, de la Calvitie ; Lucien, celui de la Mouche et du Parasite. Tandis que Sénèque a composé une apothéose de Claude, Plutarque s'est plu de même à faire dialoguer Ulysse et Gryllus ; Lucien et Apulée se sont divertis avec leur âne, et je ne sais qui avec le testament d'un cochon de lait nommé Grunnius Corocotta, dont fait mention saint Jérôme. Si mes censeurs y consentent, qu'ils se figurent que j'ai voulu me distraire à jouer aux échecs ou, comme un enfant, à chevaucher un manche à balai.

Chacun peut se délasser librement des divers labeurs de la vie ; quelle injustice de refuser ce droit au seul travailleur de l'esprit ! surtout quand les bagatelles mènent au sérieux,

surtout quand le lecteur, s'il a un peu de nez, y trouve mieux son compte qu'à mainte dissertation grave et pompeuse. Tel compile un éloge de la Rhétorique ou de la Philosophie, tel autre le panégyrique d'un prince ou une exhortation à combattre les Turcs ; il y a des écrivains pour prédire l'avenir, d'autres pour imaginer des questions sur le poil des chèvres. Rien n'est plus sot que de traiter avec sérieux de choses frivoles ; mais rien n'est plus spirituel que de faire servir les frivolités à des choses sérieuses. C'est aux autres de me juger ; pourtant, si l'amour-propre ne m'égare, je crois avoir loué la Folie d'une manière qui n'est pas tout à fait folle.

À qui me reprocherait de mordre, je répondrais que l'écrivain eut toujours la liberté de railler impunément les communes conditions de la vie, pourvu qu'il n'y fît pas l'enragé. J'admire la délicatesse des oreilles de ce temps, qui n'admettent plus qu'un langage surchargé de solennelles flatteries. La religion même semble comprise à l'envers, quand on voit des gens moins offusqués des plus gros blasphèmes contre Jésus-Christ, que de la plus légère plaisanterie sur un pape ou sur un prince, surtout s'ils mangent son pain.

Critiquer les mœurs des hommes sans attaquer personne nominativement, est-ce vraiment mordre ? N'est-ce pas plutôt instruire et conseiller ? Au reste, ne fais-je pas sans cesse ma propre critique ? Une satire qui n'excepte aucun genre de vie ne s'en prend à nul homme en particulier, mais aux vices de tous. Et si quelqu'un se lève et crie qu'on l'a blessé, c'est donc qu'il se reconnaît coupable, ou tout au moins s'avoue inquiet. Dans ce genre, saint Jérôme s'est montré plus libre et plus âpre, et parfois sans épargner les noms. Je me suis abstenu,

pour ma part, d'en prononcer un seul, et j'ai tellement modéré mon style que le lecteur intelligent verra sans peine que j'ai cherché à amuser, nullement à déchirer. Je n'ai pas, comme Juvénal, remué l'égout des vices cachés ; je n'ai pas catalogué les hontes, mais les ridicules. S'il reste un obstiné que ces raisons n'apaisent point, je le prie de songer qu'il est honorable d'être attaqué par la Folie, puisque c'est elle que je mets en scène avec tous les traits de son personnage.

Mais pourquoi tant d'explications à un avocat tel que toi, qui plaides en perfection les causes même médiocres ? Je laisse à ta maîtrise le soin de défendre cette *Moria* qui est ton bien. Adieu, Morus très éloquent !

À la campagne, le 9 juin 1508.

C'EST LA FOLIE QUI PARLE

I. — Les gens de ce monde tiennent sur moi bien des propos, et je sais tout le mal qu'on entend dire de la Folie, même chez les fous. C'est pourtant moi, et moi seule, qui réjouis les Dieux et les hommes. Aujourd'hui même, la preuve en est faite largement, puisqu'il m'a suffi de paraître devant ce nombreux auditoire pour mettre dans tous les yeux la plus étincelante gaîté. Tout de suite, votre visage s'est tendu vers moi et votre aimable rire m'a applaudie joyeusement. Tous, tant que vous êtes, je vous vois, ivres du nectar des dieux d'Homère, mêlé toutefois d'un peu de népenthès, alors qu'il y a un instant vous étiez assis, soucieux et tristes, comme des échappés de l'ancre de Trophonius.

Quand le beau soleil révèle à la terre sa face dorée, ou quand, après l'âpre hiver, le doux printemps revient et souffle les zéphyr, tout change d'aspect dans la nature, tout se rajeunit de couleurs nouvelles ; de même, dès que vous m'avez vue, votre physionomie s'est transformée. Ce que des rhéteurs, d'ailleurs considérables, n'obtiennent par leurs discours qu'à grand effort de préparations, c'est-à-dire chasser des âmes l'ennui, pour y

réussir je n'ai eu qu'à me montrer.

II. — Pourquoi ai-je revêtu aujourd'hui cet accoutrement inusité, vous le saurez pour peu que vous me prêtiez l'oreille ; non pas celle qui vous sert à ouïr les prêches sacrés, mais celle qui se dresse si bien à la foire devant les charlatans, les bouffons et les pitres, ou encore l'oreille d'âne que notre roi Midas exhiba devant le dieu Pan.

Il m'a plu de faire quelque peu le sophiste devant vous comme ceux qui inculquent à la jeunesse des niaiseries assommantes et lui enseignent une dispute plus entêtée que celle des femmes, mais à l'imitation de ces anciens qui, pour échapper à l'appellation déshonorante de Sages, choisirent celle de Sophistes. Leur zèle s'appliquait à composer des éloges de dieux et de héros. Vous entendrez donc un éloge, non d'Hercule, ni de Solon, mais le mien, celui de la Folie.

III. — Écartons les sages, qui taxent d'insanité et d'impertinence celui qui fait son propre éloge. Si c'est être fou, cela me convient à merveille. Quoi de mieux pour la Folie que de claironner elle-même sa gloire et de se chanter elle-même ! Qui me dépeindrait plus véridiquement ? Je ne sache personne qui me connaisse mieux que moi. Je crois, d'ailleurs, montrer en cela plus de modestie que tel docte ou tel grand qui, par perverse pudeur, suborne à son profit la flatterie d'un rhéteur ou les inventions d'un poète, et le paye pour entendre de lui des louanges, c'est-à-dire de purs mensonges. Cependant, notre pudique personnage fait la roue comme un paon, lève la crête, tandis que d'impudents adulateurs comparent aux dieux sa nullité, le proposent, en le tenant pour le contraire, comme un modèle accompli de toutes les vertus, parent cette corneille de plumes empruntées, blanchissent cet Éthiopien et présentent cette mouche comme un éléphant. En fin de compte, utilisant un vieux proverbe de plus, je déclare qu'on a raison de se louer soi-même quand on ne trouve personne pour le faire.

Et voici que je m'étonne de l'ingratitude des hommes, ou plutôt de leur indifférence ! Tous me font volontiers la cour, tous, depuis des siècles, jouissent de mes bien-faits, et pas un n'a témoigné sa reconnaissance en célébrant la Folie, alors qu'on a vu des gens perdre leur huile et leur sommeil, à écrire en l'honneur des tyrans Busiris et Phalaris, de la fièvre quarte, des mouches, de la calvitie et de maint autre fléau. Vous entendrez de moi une improvisation non préparée, qui en sera d'autant plus sincère.